



*The True Cost* (2015)

### **Comment on freine la *fast fashion*?**

Raluca Dinca

« C'est à cause de tous ces habits. »  
V. Schwartz, *Comment on freine ?*

En achetant des robes, des t-shirts, des chemises, etc., on nourrit un monstre. Un monstre qui grandit sans cesse et qui fait des *fashion victims*. Au sens général de ce concept, il s'agit des personnes qui s'efforcent d'être à la mode, les « victimes », les « esclaves » consentantes de la mode. Mais, à la lumière des événements de ces dernières années, on pourrait ajouter un deuxième sens, plus littéral et plus direct : les vraies *victimes*, les vrais *esclaves* de la mode sont en fait les ouvrier.e.s du Tiers-Monde qui fabriquent des vêtements pour les multinationales occidentales.

Dans le mental collectif, la mode anticipe une apparence, une posture de la société, et par sa périodicité crée un horizon d'attente et permet une sorte de fascination, voire une fétichisation pour l'objet désiré entre la découverte d'une nouvelle collection et la possibilité de l'achat. En général, le renouvellement se déroule selon un système de saisons deux fois par an – automne-hiver et printemps-été –, avec une certaine durée avant la commercialisation. À présent, cette tradition est respectée seulement par les secteurs classiques de la mode, notamment la haute-couture, le prêt-à-porter, tandis que les autres marques du marché de la mode adoptent une stratégie agressive en proposant des collections même bimensuelles à des prix de production et d'achat très bas. Cette *fast fashion* entraîne un cercle vicieux (comme le remarquait déjà Georg Simmel dès le début du XX<sup>e</sup> siècle) : plus la mode change vite, plus la main-d'œuvre et les habits deviennent moins coûteux ; plus le pouvoir d'achat des consommateurs augmente, plus les producteurs, intéressés par leurs taux de profit, se sentent obligés à changer vite la mode. Le résultat se traduit par des vagues de vêtements qui inondent

le marché et les placards, par une sorte d'uniformisation vestimentaire dans la société, par un désir incontrôlable du vêtement et par un désintérêt total à la fabrication en soi tant qu'on peut acheter des habits. Car être dans le coup aujourd'hui ne coûte pas grand-chose !

À moins que les chiffres, les conséquences de la *fast fashion* sur le plan social, économique et environnemental ne soient pas si graves. Chaque année, environ 80 milliards de vêtements sont fabriqués dans le monde, et le profit de la mode compte plus de 3 milliards de dollars, tandis que le salaire minimum d'un ouvrier des pays de l'Est ne dépasse pas 100 dollars. Cette mode « jetable » représente un danger pour la consommation éthique : il y a des femmes qui achètent en moyenne près de 30 kilos de vêtements par an et presque 30% ne sont jamais portés. Cette industrie est la deuxième la plus polluante du monde après celle pétrolière (par ex., 20 000 l d'eau consommés = 1 kg de coton et 1 kg de coton = 1 t-shirt). Presque 40 millions de travailleurs de la confection, dont 85% femmes, subissent des conditions de travail qui portent atteinte aux droits humains. Le point culminant a lieu le 24 avril 2013, quand un bâtiment de huit étages, Rana Plaza, s'effondre dans la banlieue de Dacca, au Bangladesh, causant plus de 1 000 mort.e.s et environ 2 500 blessé.e.s, ce qui en fait le plus grave accident survenu dans l'industrie du textile.

Cet événement, ainsi que la situation générale de ce secteur de travail attirent la mobilisation des organisations syndicales et de défense des droits humains locales et internationales et font l'objet de plusieurs documentaires, reportages et débats publics partout dans le monde, parmi lesquels *The True Cost* (2015), *Moest väljas / Out of Fashion* (2015), *The Deadly Cost of Fashion* (réalisé par *The New York Times*). D'ailleurs, il y a des voix qui attirent l'attention sur l'extension du domaine de cette exploitation même au sein de l'Union Européenne (voir le reportage « Fabriqué dans l'Europe. Des Roumaines exploitées dans l'industrie des vêtements de luxe », 2016).

Tous ces documentaires mettent en exergue les images de deux réalités antagonistes : les foules de Bangladais entrant dans les usines vs les foules envahissant les magasins occidentaux lors des promotions ou des nouvelles collections ; les travailleuses devant leurs machines à coudre dans des espaces déplorables et surchargés vs les femmes de l'autre bout du monde en train d'essayer et de s'admirer devant les miroirs des magasins ; les ruines grises de l'usine effondrée parsemées de vêtements colorés vs les habits bien rangés dans les magasins brillants ; les étiquettes de grandes marques couvertes de boue et sanglantes ressorties parmi les ruines vs les sacs tout neufs en papier portant des enseignes célèbres dans les rues propres des villes occidentales ; les photos des disparu.e.s dans la tragédie collées sur les murs vs les panneaux des promotions sur les vitrines. On y voit une illustration des propos

de Walter Benjamin qui, d'une part, disait que les extrêmes les plus opposées de la mode sont « la frivolité et la mort », et qui, d'autre part, parlait d'un échange dialectique « entre la femme et la marchandise – entre le désir et le cadavre ».

C'est dans ce contexte que s'inscrit le volume de théâtre de Violaine Schwartz, *Comment on freine ?* (P.O.L, 2015) – et la pièce de théâtre montée par Irène Bonnaud – qui révèle la multitude des fils liant inconsciemment les fabricant.e.s de l'Asie et les consommateur.trices.s de l'Occident à travers les vêtements : une scène envahie par des cartons pleins d'habits et une histoire sur la mode qui cartonne et qui sente la mort.

Cette équation monde-mode-mort on la trouve bien évoquée dans le *Dialogue entre la mode et la mort* (1827) de Giacomo Leopardi :

LA MODE : Je suis la Mode, ta sœur. [...] Je dis que notre nature et notre habitude communes sont de renouveler continuellement le monde ; mais toi, dès le commencement, tu t'es jetée sur les personnes et sur le sang; moi, je me contente d'ordinaire de la barbe, des cheveux, des habits...

LA MORT : [...] puisque tu es née de ma mère, il sera convenable que tu m'aides en quelque manière à faire mon métier.

LA MODE : ...j'en ai introduit et mis en honneur d'innombrables qui abattent le corps de mille manières et abrègent la vie. En outre, j'ai établi dans le monde des règles et des coutumes telles que la vie même est plus morte que vive...



Image du documentaire *Moest väljas / Out of Fashion* (2015)

Sources :

[http://ici.radio-canada.ca/emissions/medium\\_large/2012-2013/chronique.asp?idChronique=373770](http://ici.radio-canada.ca/emissions/medium_large/2012-2013/chronique.asp?idChronique=373770)

<https://vimeo.com/62784406>

<http://casajournalistului.ro/fabricat-in-europa/>

<http://www.journaldunet.com/economie/magazine/obsolescence-programmee/la-mode-jetable.shtml>

<http://www.ethique-sur-etiquette.org/>

<http://www.textilmuseum.ch/fr/fast-fashion/>

